



MINISTÈRE DE LA DÉFENSE



**COLLÈGE INTERARMÉES
DE DÉFENSE**

Paris, le 29 mars 05

Groupement enseignement général

Chef d'escadron
Eric BIO-FARINA
C1

Fiche de stratégie

OBJET : sujet n° 2 - Dans les deux guerres mondiales et aujourd'hui la supériorité matérielle a-t-elle annihilé l'art du stratège ?

P. JOINTE(S) : néant

Préambule : De la primauté de l'esprit sur la matière...et de ses limites.

L'histoire des conflits et des batailles regorge d'innombrables exemples qui viennent à l'appui du postulat de Descartes sur la permanence de la supériorité de l'esprit sur la matière.

Un bref retour sur les étapes qui ont précédé l'ère industrielle nous confirme cette réalité. En effet, on peut légitimement affirmer que de l'antiquité jusqu'à la guerre civile américaine, l'art du stratège a toujours pu s'exprimer sur une longue période en dépit de la faiblesse de ses propres moyens matériels. Cette constatation se dégage assez aisément de l'étude des campagnes d'Hannibal au cours de la première guerre punique, aux victoires de Napoleon Bonaparte jusqu'en 1812.

Pour autant, ces deux exemples particulièrement évocateurs du génie stratégique transcendant ses faiblesses matérielles (l'armée de mercenaires d'Hannibal face aux 28 légions romaines de la République, Napoléon face aux coalitions), relève d'un paradoxe évident : à la fin, l'art du stratège se soumet toujours à la dictature des moyens.

C'est que l'art du stratège a aussi ses propres limites : à la guerre, le meilleur des stratèges ne compose toujours qu'avec les moyens dont il dispose. Les conditions de la victoire finale apparaissent dès lors soumises à la quadrature de l'échiquier : face à un ennemi pouvant remplacer ses pièces au fur et à mesure qu'il les perd, le stratège doit faire mat en quelques coups...à moins qu'il ne dispose lui aussi de moyens abondants.

Ainsi, la supériorité matérielle n'est-elle pas au départ une entrave à l'expression de l'art du stratège, tout du moins influence-t-elle *dans certaines conditions* les circonstances de la victoire finale, dans les deux guerres mondiales comme aujourd'hui.

La première partie portant sur l'étude des deux conflits mondiaux le démontre assez facilement. Pour autant, la dimension sociopolitique prégnante des conflits contemporains appelle une deuxième partie plus nuancée, l'art du stratège pouvant, dans certains cas, sublimer le cadre de la confrontation des moyens.



I – L'art du stratège dans les deux guerres mondiales : le mythe de Sisyphe ?

Les deux guerres mondiales ont porté l'art du stratège à son acmé, en dépit de la surabondance croissante du matériel dans les paramètres de la manœuvre. Si, dans les deux cas, la victoire finale appartient à la puissance industrielle, c'est que celle-ci est restée elle-même employée selon les canons de la stratégie.

1 – « L'ouverture » des deux conflits mondiaux : l'art du stratège comme valeur suprême

A une époque déjà post-industrielle, les deux conflits mondiaux « s'ouvrent » sur des manœuvres de grande ampleur qui se jouent des moyens matériels réellement en place.

Le plan Schlieffen, réflexion stratégique pertinente d'une extrême simplicité, donc claire et performante, surprend une armée française pourtant matériellement préparée, moralement bien conditionnée et à l'attention fixée « sur la ligne bleue des Vosges ».

La manœuvre de Guderian, en mai-juin 40, pourtant l'œuvre d'une même cause, produira néanmoins des effets démultipliés, indépendamment d'une armée française pourtant nettement plus motorisée, partiellement retranchée à l'abri d'un ouvrage défensif à la puissance de feu alors inégalée.

Dans le Pacifique et en Asie du sud-est, les stratèges japonais portent des coups temporairement décisifs aux forces alliées. La forteresse de Singapour, défendue par le fleuron de l'armée anglaise, tombe aux mains d'un corps expéditionnaire japonais restreint, mais parfaitement coordonné.

Ainsi, l'entrée en matière des deux conflits mondiaux est une démonstration éclatante de la primauté de l'art du stratège sur la supériorité matérielle, alors que celle-ci s'exerce toutefois avec une relative acuité.

Si la suite des événements marque un infléchissement des tendances avec un différentiel des moyens de plus en plus outré, elle laisse toutefois le champ libre à l'expression du « génie stratégique ».

2 – L'arrivée en masse du matériel sur le champ de bataille : l'art du stratège à la croisée des chemins

L'échec du plan Schlieffen, marque, comme chacun sait, l'un des tournants de la première guerre mondiale : le front se stabilise et sonne le glas, jusqu'en 1918, de la guerre de mouvement sur le front ouest.

Sur ce théâtre d'opérations, l'art du stratège est dans une impasse. Néanmoins, force est de constater que l'accumulation gigantesque et corrélative du matériel ne procure pas de supériorité décisive, de quelque côté que l'on se place.

Utilisée sans réelle doctrine d'emploi – c'est-à-dire en marge des principes fondamentaux de la stratégie que Foch n'énoncera qu'après le conflit – la supériorité pourtant évidente du matériel sur le champ de bataille n'augure en rien de la victoire finale. Les « orages d'acier » ne viennent pas à bout du combattant des tranchées.

L'année 1942 provoque également une rupture dans la logique jusqu'ici quasiment immuable du conflit : c'est la fin de la dynamique d'expansion de la Wehrmacht, la victoire, sensiblement, change de camp. L'arrivée massive du matériel sur le champ de bataille est sensible, de part et d'autre de toutes les lignes de front.

Mais à l'inverse de 1914, l'art du stratège n'est pas figé. S'appuyant sur une croissance exponentielle du matériel, l'art du stratège va pouvoir s'exprimer avec plénitude.

Sur le front de l'Est, les armées allemandes continueront à recueillir des victoires d'encerclement éclatantes. L'armée rouge – exsangue – n'en continue pas moins son rétablissement stratégique, en achevant la reconstruction de son appareil militaire – industriel.

Dans le pacifique, la marine américaine – pourtant encore en infériorité numérique – réussira à planifier son redressement in extremis en « piégeant » la flotte japonaise au large de la Mer de Corail.

En Afrique, Rommel poursuit sa percée stratégique en direction du Nil, malgré la résistance de plus en plus âpre des forces britanniques, soutenue par une puissance industrielle américaine déjà à l'œuvre.

Ainsi, au milieu des deux conflits mondiaux, la supériorité matérielle grandissante n'est pas un frein à l'expression de l'art de la stratégie. Tout du moins commence-t-elle à conditionner le rééquilibrage des forces en présence.

3 – L'avènement de la supériorité matérielle : l'art du stratège, paramètre facilitateur d'une victoire obligée ?

L'arrivée des « Américains et des chars » en 1918 se traduit sur le front de l'ouest par une reprise à grande échelle de la guerre de mouvement. Cependant, l'arrivée massive d'un matériel moderne n'est pas une fin en soi : dès les premières offensives, l'art du stratège reprend ses droits, en rajeunissant le concept de la manœuvre, sur un front figé depuis 4 ans.

De part et d'autre, les stratèges vont s'exprimer avec – en ce qui concerne les Allemands – l'énergie du désespoir. En dépit de la primauté incontestable de l'acier et de la mécanique sur le champ de bataille, c'est à ce moment précis que s'édifient définitivement les principes dynamiques de la stratégie : économie des forces, concentration des moyens, liberté d'action, surprise.

Lorsque la puissance américaine donne à plein régime en 1943, le sort de la seconde guerre mondiale est scellé. Pour autant, la confrontation stratégique continuera jusqu'en 1945, même si le sens du mouvement sera essentiellement celui du reflux allemand et japonais.

Bien au contraire, la coordination des moyens alliés, la multiplicité des fronts, leur profondeur, obligera à une réflexion stratégique fondatrice, sans aucune mesure avec celles du passé.

L'étude de l'art du stratège au cours des deux conflits mondiaux nous apprend qu'à aucun moment, la supériorité du matériel n'a figé la réflexion stratégique. Bien au contraire, l'arrivée massive des moyens mécaniques a obligé à un renouveau doctrinal et à une amplification des possibilités de manœuvre.

Néanmoins, elle nous apprend aussi qu'à un certain niveau de différentiel matériel, les victoires du plus faible s'apparentent dès lors aux illusions de Sisyphe et masquent à peine une fin inéluctable.



II – Art du stratège et supériorité matérielle à l'ère moderne : deux concepts en opposition dialectique

La fin de la seconde Guerre Mondiale se traduit par le passage à l'ère nucléaire et à l'avènement d'idéologies profondément antagonistes.

La période contemporaine vient y rajouter la primauté des médias, des moyens de communication et des phénomènes de foule de grande ampleur.

La guerre moderne, à bien des égards, s'éloigne des critères classiques en n'étant plus le champ clos d'une confrontation de moyens militaires.

Au-delà de toute considération de supériorité matérielle, l'art du stratège moderne consiste aujourd'hui essentiellement à conduire une manœuvre en étroite synergie avec un environnement polymorphe et diffus : la justesse de la cause, sa pertinence vis-à-vis du droit, le soutien et l'implication massive des populations, de la communauté internationale, la tyrannie des images, sont autant de paramètres essentiels qui ne relèvent plus fondamentalement de la stratégie militaire.

La dimension socio-culturelle est un élément dimensionnant de toute manœuvre stratégique contemporaine.

Le Chef de guerre moderne est ainsi et avant tout un stratège fédérateur : une simple rébellion, intelligemment soutenue et bien conduite peut venir à bout d'une armée suréquipée. Les Etats-Unis en firent l'expérience en Somalie.

Enfin, la problématique de l'arme nucléaire vient relativiser la notion de supériorité matérielle : une seule bombe pouvant provoquer des effets psychologiques décisifs.

Ainsi, l'art du stratège contemporain peut se concevoir comme partiellement indépendant de la supériorité matérielle sur le champ de bataille. Celle-ci ne conditionne plus *in fine*, le résultat final.

C'est une différence essentielle par rapport aux derniers conflits mondiaux, c'est surtout le trait le plus saillant de l'art de la guerre moderne.



